

LA PETITE QUI TOUSSE...

C'était le titre d'une des plus belles *Chanson des Gueux*, de Richepin ; ce sera, si vous le voulez bien, le sujet de la présente chronique. Et que je souhaiterais donc l'éloquence du poète, que je souhaiterais, à ma pauvre prose, les ailes des rimes, l'envol de l'inspiration, pour mieux entraîner les âmes rebelles, pour mieux réveiller les cœurs endormis !

Car — on me rendra cette justice — je me suis bien tenue, l'autre année ; je n'ai pas fatigué les fibres cardiaques de mes contemporains ; pas troublé les digestions paisibles, ni épuisé les générosités. On ne m'a pas revue, mendicante infatigable, tendre ma sèbile à tout propos, à tout venant ; je suis demeurée dans la norme des rapports corrects entre l'écrivain et le public ; je suis rentrée dans le rang de ceux qui vendent leur copie pour vivre ; des femmes, des enfants, des vieux, des infirmes et des inoccupés, des malades et des malchanceux (ce qu'en style militaire on dénomme bouches inutiles) ont pu crever dans l'ombre sans qu'insupportablement soit traduite leur détresse ou transmis leur cri d'appel.

Même à Pâques, même à Noël, que l'on fêtât la République au 14 Juillet ou le renouveau du siècle au 1er janvier, je n'ai pas abusé des anniversaires ; j'ai, comme diraient les enfants, été bien sage.

S'il m'en a coûté de décevoir la suprême espérance de tant de malheureux, de laisser sans réponse tant de pauvres lettres où gisait, entre les feuillets étoilés de pleurs, le dernier recours ; s'il m'a été un lent supplice de réfréner mon instinct, mon élan, pour être enfin "raisonnable", ne pas lasser la patience publique, ne pas soulever contre moi et ma clientèle, le tolle des estomacs satisfaits et des nerfs exaspérés, ça, c'est affaire entre mon cœur et moi !

L'essentiel est que je me sois tue... et personne n'y peut contredire. J'éprouve d'autant plus le besoin d'une constatation éclatante à l'instant où je vais enfreindre la règle, crier ce qui m'étouffe.

Je n'en puis plus : il faut me pardonner !

Toute cette joie ; ces pierres qui étincellent aux vitrines, ces fleurs plus belles que des bijoux, ces bonbons dans des écrins de velours, les jouets aux mains des enfants, le plaisir aux yeux des passantes, le rire de lèvres, le corail des houx, les perles du gui, tout ce qui chante, réduit, respire, charme et ravit, évoque en moi l'écho d'une toux plaintive, le reflet d'une blême image — et la supplique, dans ma poche, est comme une brûlure.

Entre le 1er de l'An et les Rois, il est convenu que rien n'existe, que c'est encore la Trêve des confiseurs. Laissez-moi donc vous dire l'histoire, bien simple, ne la petite qui tousse, telle qu'elle me fut apprise non par elle, mais par ses camarades d'atelier. Après... que Dieu vous inspire !

Elle a vingt-quatre ans, elle demeure avec sa mère qui est veuve. Mme Boyor, 8, rue Saint-Théodore, à Marseille.

Elle était, de son état, couturière, tirait l'aiguille du matin au soir, penchée sur l'ouvrage : créant, pour de plus heureuses, comme toutes ses pareilles, de la coquetterie et du luxe.

Avez-vous réfléchi, parfois, à ce que comporte de spécialement cruel, pour des adolescentes souvent jolies et toujours mal nippées, le métier qui consiste à embellir d'autres fillettes, — quelquefois des lainérons seulement favorisés par la fortune ? C'est la tentation sans répit, la déchéance à bref délai, sinon le renoncement amer.

Heureusement, la jeunesse a des grâces d'État : babille et besogne ; ne médite qu'à temps perdu. Dans la grande pièce de la rue Saint-Ferréol où, parmi le bruissement des étoffes, des étuis, des ciseaux, des dés, s'ouvraient les costumes à la mode de Paris, la petite Boyor était, de l'aveu de toutes, un modèle d'assiduité et de courage.

La première levée, la dernière couchée, ne trouvant jamais la tâche trop longue, ni trop ardue (car, en plus d'elle, elle avait sa mère à nourrir), elle fut, cette enfant, une de ces obscures héroïnes de l'amour filial, une de ces "victimes du devoir" qui tombent à la peine, sans une plainte, sans une protestation.